

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 28

Artikel: Un professeur en voyage : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181413>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une généreuse invitation.

Nous apprenons par une correspondance de Berne, adressée au *Nouvelliste*, que la ville de Mâcon se propose de donner sous peu une fête à la Suisse. Ce sera un tir auquel nous serons spécialement invités. A cet effet, la ville demande au Conseil fédéral la liste des villes et villages qui ont eu des internés français à loger, afin de n'oublier personne dans ses invitations. Cette liste sera certes très volumineuse, car, sauf le Tessin, il est difficile de trouver une bourgade en Suisse qui n'ait pas été dans le cas d'offrir l'hospitalité aux nombreux soldats de Bourbaki.

Les renseignements demandés au Conseil fédéral nécessiteront donc des écritures considérables ; aussi, dans le but d'abrégier son travail, nous nous permettons de lui donner le conseil de faire acheter un exemplaire du dictionnaire de la Suisse, par Lutz, et de le transmettre aux généreux patriotes de Mâcon, qui y trouveront la liste complète, 228 villes et 2843 villages, sans compter les hameaux.

Lettres de la province.

I

....., 11 juillet.

Je viens de lire « *le Dimanche*, »
Ce supplément si gracieux
Où la *Gazette* en vers s'épanche
Sur ses amis à qui mieux mieux.

Conteur, viens, vois et te recueille,
Invoke la vierge à genoux,
On oppose des choux en feuille
A tes pauvres feuilles de choux.

Jean-Pierre, en faisant la grimace,
Te traite tout haut de roquet
Depuis qu'il a trouvé sa place
Sur le perchoir du perroquet.

C'est de là, chacun le devine,
Que part le fin compte-rendu.
« Dans une affaire de cuisine,
« Qui manque de sel est perdu. »

On te reproche tes boutades,
Ami Conteur, tes gais propos.
Garde tes vives pasquinades
Et la *Gazette* ses pierrots.

Pourquoi ne rien dire du pape
Et des fêtes du jubilé ?
Plutôt que de rire sous cape
Quand les oracles ont parlé !

Il faut savoir être facile
Quand le moulin a besoin d'eau.
Pour critiquer Max et Basile
Lausanne a son Fiorentino.

Laisse-lui donc le monopole
De ses tartines au fin dard,
Qui vont de l'un à l'autre pôle
Porter les lumières de l'art.

Max en gants blancs, dit le critique ;
Ne trouvait que fleurs sous ses pas ;

Pourtant à voir sa philippique
Sir Bartholo n'en porte pas.

Car sous sa plume de poète
Court le jargon d'un bateleur.
Oh ! je te plains, vieille Gazette,
D'avoir de tels cris de douleur.

Et pourtant, je veux à Jean-Pierre
Offrir un grand *salamalec* ;
J'aurais, en lui jetant la pierre,
Trop peur de lui casser le bec.

Léo ANNITA.

Un professeur en voyage.

XI

Tandis que notre berlinoise profite de l'absence de Franciska pour amener, avec autant de tact que de délicatesse, la conversation sur son ami M. Schwarzenberg et dire quelques mots en sa faveur, suivons les traces de la jeune fille aussi légère que svelte. Elle retourna à la haie de framboisiers ; les enfants, assis dans un bosquet, s'étaient mis à jouer entr'eux, de sorte que Franciska resta parfaitement seule, dans la partie reculée du jardin. Elle cueillit d'abord avec activité des framboises et en remplit un grand panier jusqu'aux bords. Alors elle prit un autre panier, qu'elle remplit également, mais avec plus de lenteur. Plongée dans ses méditations, elle inclina légèrement sa jolie tête, qui vint se poser dans sa main, après quoi ses yeux bruns se fixèrent sur le terrain. Enfin, elle poussa un profond soupir, sa main quitta son front pour se placer sur ses yeux et quelques larmes perlèrent sur ses joues.

La jeune fille resta un certain temps dans cette attitude, à moitié voilée par le fourré de framboisiers. Dans cette rêverie, elle oublia la dame étrangère.

Tout à coup, néanmoins, un bruit inaccoutumé la fit tressaillir. Qui donc pouvait bien se trouver dans son voisinage ? Surprise, angoissée, Franciska ne savait si elle devait fuir ou rester. Un coup d'œil lui ayant fait reconnaître le visiteur inattendu, elle resta immobile.

— Excusez, Mlle Franciska, si j'ai pris cette voie pour pénétrer jusqu'à vous, dit le nouveau venu. Je vous ai aperçue près de vos framboisiers, et cela m'a inspiré une envie irrésistible de cueillir des framboises avec vous, ce qui n'est plus arrivé depuis le temps où je vous aidais à cet ouvrage. Vous devez vous souvenir, Mademoiselle, du temps où vous apportiez ces beaux fruits à la pharmacie pour en exprimer le jus.

— Ces framboises-ci iront également à la pharmacie, M. Schwarzenberg, répondit étourdiment Franciska, toute troublée, et seulement pour répondre quelque chose. Puis elle se mit à arranger la corbeille pour conserver sa contenance, car, au fond, elle tremblait comme la feuille et avait peine à se tenir debout.

— Oserais-je vous prier, Monsieur, de vous rendre auprès de ma mère, que vous trouverez en compagnie de l'aimable dame de Berlin en visite chez vous.

— Je sais parfaitement bien que cette dame se trouve auprès de Madame votre mère, poursuivit le jeune homme avec calme et sans avancer d'un pas. Ses regards brûlants couvaient la jeune fille qui se mit à fixer le sol, et allait échapper par une prompte fuite, lorsque Schwarzenberg lui prit doucement les mains, en lui disant tout bas :

— Je compte bien me rendre auprès de Madame votre mère dans un moment ; mais avant tout, ma chère Franciska, je dois vous dire que je vous aime au-delà de toute idée, et que je sens que je ne pourrais vivre sans vous. Maintenant, voyez vous-même si vous pourriez vous résoudre à sentir un peu d'affection pour moi et devenir mon épouse.

Franciska resta confondue devant le jeune homme dont la voix devenait de plus en plus suppliante et insinuante. Il avait posé les deux mains de la jeune fille sur son cœur, si bien que toute résistance de celle-ci était devenue impossible.

Le bonheur, la félicité, l'accomplissement de ses désirs les plus doux et les plus secrets avaient eu sur elle un effet si inattendu, qu'elle en était comme anéantie, et se trouvait hors d'état d'avoir une pensée nette. Pleine d'anxiété, et comme pour demander miséricorde, elle finit par lever les yeux sur l'homme qu'elle aimait, depuis si longtemps déjà, avec toute l'impétuosité d'une âme jeune et ardente. Cet amour datait de son enfance, de l'époque où le jeune homme venait voir le papa Rössler. Et voilà que, tout d'un coup, le ciel s'était découvert tout grand sur cet amour conservé dans le silence. Celui qu'elle aimait l'attira doucement, et par un attrait irrésistible sur son cœur, la serra dans ses bras. Elle n'y opposa aucune résistance.

— Franciska ! serait-il vrai ? serait-il possible que tu m'aimes ? s'écria avec un accent inexprimable le jeune homme. A cette question, Franciska cacha sa tête dans le sein de son ami ; elle avait les yeux pleins de larmes. Enfin elle se soulagea en disant tout bas et avec un profond soupir : Dieu m'est témoin que je n'ai jamais aimé que toi !

Maintenant laissons là notre récit ; il est une foule de choses que l'esprit peut se représenter, que le cœur peut sentir, mais que la langue de l'homme est trop imparfaite pour exprimer.

Nous retournons vers nos dames qui causaient amicalement ensemble ; toutefois, notre berlinoise n'avait pas encore pu saisir une occasion de dire un mot sur son protégé. La veuve Rössler avait deviné la pensée de sa nouvelle amie, et, chaque fois que celle-ci abordait la question, la vieille maman parvenait à donner une autre tournure à la conversation.

La position de notre berlinoise finissait par devenir intenable, et cela d'autant plus que Franciska, sur qui elle avait compté, persistait à ne pas revenir. Il s'en suivait que notre berlinoise attendait avec une certaine agitation l'arrivée de son mari, accompagné de M. Schwarzenberg, qui devaient venir la prendre pour faire une promenade. Elle en était à épier l'arrivée de ces deux messieurs, lorsque se présentèrent deux personnages devant lesquels nos dames restèrent muettes d'étonnement. Ce fut en lançant à son amie un regard plein de béatitude, qu'Hermann Schwarzenberg passa devant elle pour aller s'adresser à Mme la veuve Rössler.

— Bien chère madame, lui dit-il d'une voix pleine à la fois de douceur et de fermeté, Franciska vient de me promettre sa main, sous l'unique réserve que vous n'y mettriez aucune opposition. Je viens, en conséquence, vous demander si vous voulez me rendre le plus heureux des hommes.

Tout cela se fit de la manière la plus simple, la plus naturelle, la plus rapide. Franciska, sanglotante, se jeta au cou de sa mère qui la serra dans ses bras.

(La fin au prochain numéro.)

Une comparaison assez curieuse à faire est celle du territoire de nos grandes communes avec celui de quelques cantons.

C'est ainsi que les dix plus grandes communes vaudoises ont une superficie de 662 kilomètres carrés, par conséquent un peu plus que celle du canton de Glaris.

Château-d'Œx, avec 113 kilomètres, le Chenit 100, Bex 93, ont ensemble un territoire plus grand que celui de Schaffhouse.

Ormont-dessus et Ormont-dessous, qui comptent ensemble 125 kilomètres, ajoutés à Ollon qui en a 59, et Rougemont 48, forment un territoire très peu inférieur à celui du canton de Zoug.

Arzier 49 kilomètres, un peu moins du tiers d'Appenzell-extérieur.

Enfin, les communes de Lausanne (40 kilom.) et Ste-Croix (39 kilom.), sont l'une et l'autre un peu plus étendues que le canton de Bâle-Ville, qui n'en a que 37, mais qui, en revanche, compte aujourd'hui

d'hui une population de 47 à 48,000 âmes, pour une ville et trois villages. A. M.

Il n'y a que le parisien pour savoir profiter de tout.

Un malheureux marchand du quai de Gèvres, n° 2, a eu son magasin complètement brûlé le 23 mai. Il est allé s'installer quelques maisons plus loin et a mis devant sa boutique l'enseigne que voici :

A L'INCENDIE

Outils en tous genres pour la pêche

Ci-devant au n° 2

Brûlé par ordre de la Commune.

Un homme âgé était à table entre deux jeunes gens qui le persifflaient. Je vois bien, Messieurs, leur dit-il, que vous voulez vous moquer de moi, et je vais vous donner une idée juste de mon caractère. Je ne suis pas précisément un sot, ni absolument un fat : je suis entre deux.

L'homme dont la vie entière
Est de quatre-vingt-quinze ans.
Dort le tiers de sa carrière ;
C'est juste trente-deux ans,
Ajoutons pour maladie,
Procès, voyages, accidents
Au moins un quart de la vie,
C'est encore deux fois douze ans.
Par jour, deux heures d'études
Ou de travaux font huit ans ;
Noirs chagrins, inquiétudes,
Pour le double font seize ans ;
Pour affaire qu'on projette,
Demi-heure, encore deux ans ;
Cinq quarts d'heure de toilette
Barbe et cætera, cinq ans.
Par jour, pour manger et boire,
Deux heures nous donnent huit ans.
Cela porte le mémoire
A quatre-vingt-quinze ans.

La livraison de juillet de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Des billets de banque en Suisse, par M. Léon Walras. — II. Les menues réflexions d'un mulet d'artillerie. Nouvelle valaisanne, par M. Ch.-L. de Bons. — III. Léopold Robert, d'après sa correspondance inédite, par M. Charles Clément. (Septième partie.) — IV. La guerre franco-prussienne, ses causes et ses conséquences, par M. Ed. Tallichet. (Seconde et dernière partie.) — V. Variétés. — Trois débuts poétiques dans la Suisse romande, par M. Eugène Rambert.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Le repos hebdomadaire, par Camille et Edouard Rabaud. — Du repos hebdomadaire, par Lucien Jottrand. — Faust, tragédie de marionnettes, par Marc Monnier. — Théâtre de marionnettes, par Marc Monnier. — Les Alsaciennes, par Xavier Kohler. — Journal de la guerre franco-prussienne, par le Dr George Hirth.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNUOD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD ET DELISLE.